

LE SURVEILLANT

par

Patrick S. VAST

Jean Dupin avait à peine 19 ans, lorsqu'il fit la rentrée scolaire d'octobre 1938, en qualité de surveillant d'internat dans un collège austère d'une grande ville de province. À la rentrée précédente, alors qu'il effectuait sa première année à l'université, il n'avait pas obtenu de poste, et ses parents avaient dû accepter d'importants sacrifices pour qu'il puisse entreprendre ses études de lettres classiques, qui allaient le mener à enseigner le français, mais aussi le grec et le latin. Cette année s'annonçait donc meilleure pour lui. Il avait en charge les secondes, et à son arrivée au collège, il fit la connaissance de ses deux collègues : Charles Dejoux, un petit rouquin qui s'occupait des premières, et Philippe Gantier, un grand brun au visage émacié, qui lui, veillait sur les terminales. Ces deux garçons en étaient à leur deuxième année de travail au collège, et Jean comptait un peu sur eux pour l'épauler au début.

Il fit également la connaissance des trente élèves qu'il devait surveiller, au cours de l'étude qui précédait le repas du soir. C'étaient des garçons de 15 ou 16 ans qui lui parurent tranquilles, en aucun cas enclins à lui causer des ennuis. Il faut dire que le collège avait la réputation d'être un établissement très strict, où les éventuels perturbateurs n'avaient guère de chances de s'éterniser.

Pour cette rentrée, Jean avait acheté un costume neuf et une cravate. Il s'était coiffé soigneusement, et avait lissé la fine moustache brune qu'il s'était laissé pousser pour s'affirmer.

Il prit son repas du soir avec Charles Dejoux dans la salle à manger réservée aux

surveillants, tandis que Philippe Gantier était de service de réfectoire.

Dès le début du repas, Charles lui dit :

— Un mois avant la fin de la dernière année scolaire, on a fait monter les secondes au dortoir des premières. Leur surveillant avait démissionné, et si près des grandes vacances, la direction n'avait pas pu trouver de remplaçant.

Jean se contenta de hocher la tête, et Charles passa à autre chose.

Après le repas, il y avait encore étude, et à 20 h 45, le surveillant fraîchement débarqué, conduisit les secondes au dortoir qui se trouvait au premier étage. Suivant les conseils de ses collègues, il veilla à ce que chacun fasse consciencieusement sa toilette, et se brosse énergiquement les dents.

À 21 h 15, ce fut l'extinction des feux. Jean commença à patrouiller dans le dortoir, à la lueur des veilleuses, passant et repassant entre les rangées de lits, en reniflant les effluves d'eau de Cologne dont beaucoup semblaient s'être aspergés pour conclure leur toilette. Puis, petit à petit, les respirations devinrent calmes, paisibles, et quelques ronflements commencèrent à se faire entendre.

Alors, Jean estima qu'il en avait fini avec sa première soirée de travail, et se rendit dans sa chambre située au fond du dortoir. Celle-ci était munie d'une fenêtre dont il suffisait de soulever le rideau, pour avoir vue sur l'ensemble des élèves endormis.

Il s'installa à une table en bois, et lut quelques poèmes d'Apollinaire à la lueur d'une lampe de chevet ; puis, quand le sommeil commença à le gagner, il fit à son tour sa toilette, enfila son pyjama, et se coucha dans un lit de fer dont le matelas était somme toute confortable.

Il ne tarda pas à s'endormir. Il dormait d'un sommeil profond, quand soudain, il ouvrit les yeux. Il crut tout d'abord qu'il rêvait, car la chambre baignait dans un halo blanchâtre. Mais quand après s'être assis dans son lit, il vit apparaître un jeune garçon

qui se mit à lui parler, il commença à admettre qu'il était dans la réalité.

Le jeune garçon était de taille moyenne, très pâle, et il lui dit :

— Monsieur, aidez-moi, s'il vous plaît, aidez-moi...

Jean voulut se lever, mais au même moment, le jeune garçon disparut. Jean saisit la poire qui se trouvait à la tête du lit, et la lumière jaillit dans la pièce. Il n'y avait personne. Jean conclut finalement qu'il venait de faire un curieux rêve. Il éteignit la lumière, et à sa grande satisfaction, replongea très vite dans le sommeil.

Le lendemain, au réveil, il se souvint de son rêve, et en ressentit un certain trouble.

Aussi, quand il arriva à la salle à manger, il dit à ses collègues qui étaient déjà installés devant un bol de café noir :

— Au fait, le précédent surveillant des secondes, pourquoi a-t-il démissionné à seulement un mois des grandes vacances ?

Charles et Philippe se regardèrent d'un air gêné, et ce fut le petit rouquin qui répondit :

— Oh, parce qu'il en avait marre. Il ne supportait pas toujours bien les élèves. Il était un peu nerveux.

— Oui, un peu nerveux, confirma Philippe.

Puis il changea complètement de sujet, en parlant de la situation internationale, des risques de guerre, de l'annexion de l'Autriche par Hitler sept mois plus tôt.

Durant la journée, Jean peina pour suivre ses cours à l'université. Sans cesse lui revenait à l'esprit son rêve de la nuit. Une fois de retour au collège, il s'acquitta de l'étude qui précédait le repas, puis du service de réfectoire. Mais tandis qu'il surveillait l'étude avant le coucher, il ressentit une certaine appréhension. Il n'était pas pressé de retrouver le dortoir, sa chambre, et peut-être l'étrange rêve de la nuit dernière.

Et lorsque les élèves furent endormis, il se lança dans la lecture d'un roman de Théophile Gautier. Il avait envie de se coucher le plus tard possible.

Il était presque minuit quand il se mit au lit, et s'endormit facilement.

Mais comme la nuit précédente, il ouvrit soudain les yeux, et revit le jeune garçon qui lui dit d'une voix implorante :

— Monsieur, aidez-moi, je vous en prie, venez à mon secours...

C'en était trop ; Jean bondit hors de son lit, et se retrouva perdu dans l'obscurité. Tel un somnambule, il commença à marcher dans la chambre, et heurta violemment la table. Il ressentit une vive douleur à la cuisse qui le fit gémir. Il revint vers le lit, chercha à tâtons la poire, et quand il l'eut trouvée, fit jaillir la lumière dans la pièce.

Alors, haletant, il s'assit au bord du lit, et resta complètement hébété.

À l'heure de réveiller les élèves, il était toujours à la même place.

Quand il rejoignit ses deux collègues pour prendre le petit déjeuner, ceux-ci virent tout de suite qu'il avait passé une très mauvaise nuit, et lui signalèrent.

Mais Jean ne fit aucun commentaire à ce sujet, et une fois qu'il fut assis, il demanda :

— Il ne s'est rien passé de particulier avec un élève l'année dernière ?

Comme la veille, ses deux collègues se regardèrent d'un air gêné.

— Quelque chose de particulier ? fit Charles.

— Oui, un accident, fit Jean, un accident ou je ne sais quoi d'autre...

— Il y a eu effectivement un accident, lâcha brusquement Philippe.

Jean regarda l'air tendu, le grand brun au visage émacié qui le fixait maintenant intensément.

— Oui, reprit celui-ci, on a retrouvé un matin, le jeune Gilbert Fournier, mort près des lavabos. On pense qu'il était somnambule. Il a dû tomber et sa tête a certainement

heurté violemment le sol.

— Ah oui, fit Jean, complètement livide.

— En tout cas, poursuivit Charles, cela a fortement perturbé le surveillant des secondes. Il a culpabilisé ; alors qu'il n'y était pour rien. Cela s'est sans doute passé en pleine nuit ; il n'a pas pu s'apercevoir de quoi que ce soit.

— Oui, reprit Philippe, il n'en dormait plus. Tiens, chaque matin, il avait un peu une tête comme celle que tu as aujourd'hui, Jean !

— Ah oui ? fit l'intéressé.

— Oui, il ne dormait plus, dit à son tour Charles. Alors, il a fini par démissionner.

— C'était donc cela la cause de sa démission, fit Jean. Et vous avez eu de ses nouvelles depuis ?

Charles et Philippe se concertèrent du regard, puis le petit rouquin répondit :

— On a appris qu'il s'était noyé au cours de l'été, en se baignant dans une rivière.

— Il ne savait pas bien nager ? demanda Jean.

Après un instant d'hésitation, Philippe répondit :

— Justement si ; il paraît que c'était un excellent nageur. On ne s'explique pas ce qui a bien pu se passer.

Jean grimaça un sourire, se leva, et sous le regard étonné de ses collègues, sortit de la pièce sans ajouter un mot.

Dès la nuit suivante, le jeune garçon cessa de venir hanter le sommeil de Jean. Il était parti comme il était venu : d'un coup, sans prévenir.

Jean en fut très heureux. Il chassa très vite de son esprit le fait qu'il pût être l'objet

d'une malédiction devant le conduire à la mort comme son prédécesseur. Il se consacra pleinement à ses études de lettres, ainsi qu'à son travail de surveillant d'internat. Et il arriva à la fin du premier trimestre.

La veille des vacances de Noël, tandis qu'il revenait de l'université, il vit sortir du collègue, Guillaume Dautun, le professeur de grec qui avait bien sûr très vite sympathisé avec lui, vu sa qualité d'helléniste. Cet homme qui approchait de la retraite, avait une belle prestance, et un certain cachet, avec sa chevelure légèrement longue et argentée, ses costumes confectionnés chez le meilleur tailleur de la ville, et ses bésicles qui lui conféraient un air inspiré.

Il faisait très froid ce jour-là, et Jean avait revêtu un manteau, entouré son cou d'une écharpe, et s'était coiffé d'une casquette.

Guillaume Dautin s'arrêta pour converser avec lui, juste devant l'imposante et austère façade de pierre grise du collègue.

— Ah, voici la relève ! s'exclama-t-il comme chaque fois qu'il saluait Jean.

Puis il prit un air mélancolique, et dit :

— Ah, demain, commenceront mes dernières vacances de Noël ; puis ce seront celles de Pâques ; puis les grandes vacances, et la retraite. Je laisserai derrière moi, plus de quarante ans de ma vie ; oui, ici dans ce collègue. Et j'emporterai tous mes souvenirs ; des bons bien sûr, mais aussi des tristes, et même, certains, dramatiques.

Bien que cela lui pesât, Jean mentionna quand même l'accident du jeune Gilbert Fournier.

— Ah, vous êtes au courant de cette affaire ? fit M. Dautin.

Jean crut noter de l'embarras chez le professeur de grec.

— Oui, j'en ai entendu parler, dit-il. Triste histoire que cet élève se tuant durant la nuit.

M. Dautin avait manifestement envie de passer à un autre sujet ; pourtant, Jean renchérit :

— Et le surveillant, mon prédécesseur d'ailleurs, qui s'est noyé durant les vacances...

— Oui, vraiment tout cela est bien triste, fit le professeur, avec une certaine nervosité dans la voix.

— Et il paraît qu'il s'est noyé alors qu'il savait très bien nager, poursuivit Jean.

M. Dautin respira profondément, et dit avec un petit sourire :

— Oh, une crampe ou un malaise quelconque, peut venir à bout du meilleur nageur qui soit. Bon, je vais vous quitter, monsieur Dupin, j'ai une course urgente à faire en ville.

Le professeur salua Jean, et partit d'un pas alerte, tandis que des flocons de neige commençaient à tomber.

Le surveillant demeura un instant pensif, très intrigué par l'attitude de M. Dautin.

Le soir même, il prit le train pour se rendre chez ses parents qui habitaient un petit village. Il ne les avait pas revus depuis la rentrée, aussi les retrouvailles furent-elles chaleureuses. Mais plus encore que ses parents, il tardait à Jean de revoir son cousin Joseph, de deux ans son aîné. Il se rendit à la ferme de ses parents dès le lendemain de très bonne heure.

Joseph avait arrêté ses études pour aider son père aux travaux des champs. Mais ce grand gaillard costaud avait la passion des livres, et s'intéressait tout particulièrement à ce qui avait trait au surnaturel. Jean avait jusqu'à ces derniers temps, trouvé cette passion un peu ridicule, mais après ce qu'il avait vécu au collège, il avait radicalement

changé de point de vue.

Il dut se vêtir chaudement, et notamment chausser des bottes fourrées pour marcher dans la campagne, car durant la nuit, la neige avait recouvert tout le paysage d'un épais tapis blanc.

Son cousin fut très heureux de le revoir. Mais très vite, Jean lui fit part qu'il voulait l'entretenir des phénomènes dont ses livres parlaient. Joseph fut tout d'abord étonné qu'il s'intéressât au surnaturel, mais en même temps très heureux de pouvoir partager sa passion avec lui.

Il l'amena dans une pièce où avait été installée une imposante bibliothèque.

Mais plutôt que de demander à consulter un livre, Jean raconta à son cousin ce qui lui était arrivé durant deux nuits au collège, ainsi que la mort du jeune Gilbert Fournier, et la noyade de son prédécesseur.

Joseph qui avait écouté très attentivement, commença à expliquer :

— Les fantômes sont très souvent des personnes qui ont connu une mort violente, et qui parfois même, n'ont pas eu de sépulture. Alors, ils sont condamnés à errer, jusqu'à ce qu'arrive un événement qui leur permette de trouver enfin le repos.

— Mais, commença Jean, le jeune Gilbert Fournier a forcément une sépulture.

— Oui, reprit Joseph, mais alors sa mort a très probablement été violente. Peut-être même qu'il s'agit d'un meurtre.

— Mais non, il s'agirait d'un accident ! s'exclama Jean.

— Qu'en sais-tu exactement ? fit Joseph.

— C'est du moins ce que l'on m'a dit.

— Moi je n'écarterais pas la possibilité d'un meurtre, fit Joseph.

Jean était bouleversé.

— Eh bien, oui, reprit Joseph, c'est peut-être ce surveillant qui s'est noyé

mystérieusement, qui l'a poussé violemment une nuit. Comment était-il cet individu ?

Jean pâlit.

— Ah, il paraît qu'il était... un peu nerveux ; qu'il ne supportait pas toujours bien les élèves.

— Tu vois, il ne s'est peut-être pas maîtrisé, et alors...

— Mais dans ce cas, sa mort...

— Une vengeance de sa victime, lâcha Joseph.

Mais il n'alla pas plus loin, car au même instant, son père l'appela pour qu'il vienne lui donner un coup de main.

— Bon, on reprendra cette conversation plus tard, dit-il à son cousin.

Celui-ci était complètement ébranlé. Il but le bol de lait bien chaud que lui offrit sa tante, puis prit le chemin de la maison de ses parents.

Il n'eut finalement pas l'occasion de reparler avec son cousin de l'étrange affaire du collège. Il passa les fêtes de fin d'année avec ses parents, l'esprit très préoccupé. Mais ce furent pour beaucoup des fêtes un peu tristes, car on parlait énormément de la volonté qu'avait le dictateur Hitler de s'en prendre à la Tchécoslovaquie, après s'être emparé de l'Autriche.

Et Jean retourna au collège au tout début du mois de janvier. L'année 1939 venait de commencer : une année qui selon certains dires, pourrait bien être celle du déclenchement d'une guerre effroyable.

Pour sa première nuit après les vacances, Jean était très nerveux ; la conversation qu'il avait eue avec son cousin continuant de le perturber. Et comme il s'y attendait un peu, il reçut à nouveau la visite du jeune garçon.

Celui-ci était plus implorant que jamais, en demandant à Jean de l'aider. Et quand ce dernier voulut se lever, le jeune garçon disparut une fois encore.

En tout cas, Jean avait bien gravé dans son esprit, l'aspect qu'il avait exactement. Il était plutôt de petite taille, et non pas moyenne comme il lui avait semblé les deux premières fois qu'il était apparu ; il était très frêle, très pâle, et avait les cheveux clairs.

Le lendemain, Jean eut envie de poser une question précise à ses deux collègues. Mais il ne put le faire au petit déjeuner, car Charles et Philippe ne parlèrent que du danger de plus en plus évident que représentaient Hitler et sa politique belliqueuse.

Mais tandis qu'il quittait le collège pour se rendre à l'université, il aperçut Charles dans la cour. Il alla vers lui et lui demanda :

— Le jeune Gilbert Fournier, il était comment exactement ?

Charles ne cacha pas sa surprise.

— Mais pourquoi me demandes-tu cela ? fit-il.

— Simple curiosité, se contenta de répondre Jean.

— Ah bon, fit Charles. Eh bien, écoute, tu vois la taille de Philippe ?

Jean acquiesça.

— Eh bien, il était aussi grand que lui. Oui, il était très grand pour ses 15 ans. Et que te dire d'autre ? Eh bien, qu'il était brun également. Oui, même très brun ; plus brun encore que Philippe. Disons même qu'il avait les cheveux très noirs.

Jean le remercia, et s'en alla, le visage aussi blanc que la neige dans laquelle s'enfonçaient ses pieds.

Jean était plongé plus que jamais dans les tourments. Ainsi, ce fantôme qui était venu par trois fois hanter sa nuit, n'était pas celui du jeune Gilbert Fournier. Il avait eu

envie d'envoyer une lettre à Joseph pour solliciter son point de vue, mais y avait finalement renoncé.

En tout cas, pour lui, commença une curieuse période. Charles et Philippe le tenaient à l'écart, et même M. Dautin semblait l'éviter. À cela s'ajouta un hiver particulièrement rude ; et chaque nuit, Jean attendait la venue du fantôme, dans le collège qui donnait l'impression d'être cerné par la neige. Le revenant lui apparut plusieurs fois, l'épuisant physiquement et moralement. Il dormait très mal, et la perspective que l'Europe et peut-être le monde entier couraient à leur perte à cause de la folie de Hitler, y était également pour beaucoup. Il était sur le point de sombrer dans une grave dépression.

Mais paradoxalement, ce fut le 16 mars, lendemain de l'invasion de la Tchécoslovaquie, que les événements prirent une autre tournure.

Philippe vint voir Jean tandis qu'il surveillait l'étude du soir.

— Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, dit-il. Je sais, ça tombe plutôt mal : le lendemain de l'invasion de la Tchécoslovaquie ! Mais qui puis-je ? Ce n'est pas de ma faute si je suis né un 16 mars. C'était en 1919, on en avait juste fini avec la boucherie des tranchées. On pensait que le monde était devenu raisonnable ; que l'on ne recommencerait plus un tel carnage. Et voilà que l'on est prêt à repartir !

Jean se contenta de hocher la tête, et Philippe poursuivit :

— Bon, avec Charles, on va venir te voir tout à l'heure dans ta chambre. J'amènerai une bouteille de whisky, et on va faire la fête.

Jean ne cacha pas sa surprise.

— Faire la fête !

— Oui, reprit Philippe, on va faire la fête, fêter mon anniversaire.

— Mais pourquoi dans ma chambre ?

— Eh bien, parce que les élèves de seconde ont encore besoin d’être surveillés. Ceux de première et de terminale, ça pose moins de problèmes. Ils n’ont plus vraiment besoin de surveillant. Ils savent se tenir tranquilles.

— Ah bon, alors d’accord, dit Jean, heureux de pouvoir reprendre de meilleures relations avec ses deux collègues.

Charles et Philippe vinrent dans sa chambre aux alentours de 22 h. Tous les élèves dormaient paisiblement ; c’était le silence dans le dortoir, hormis quelques ronflements.

Philippe tenait la bouteille de whisky à la main, et Charles s’était chargé des verres.

Jean était alors installé à sa table, en train de lire du Verlaine. La bouteille était déjà entamée, et Philippe empestait l’alcool. Il prit place avec Charles sur le lit, et les trois collègues commencèrent à boire. Jean n’était pas habitué à l’alcool, et il sentit rapidement la tête lui tourner. Charles apparut assez vite joyeux. Philippe au contraire, devint taciturne, et commença à parler du conflit qui se précisait.

— Profitons-en avant de devenir de la chair à canon, dit-il. Car bientôt, ce sera la guerre, et nous serons mobilisés. Nous en avons l’âge. En 14, ce sont des jeunes de vingt ans que l’on a conduits à la boucherie. Quand on dit les poilus, on imagine forcément des vieux ; mais non, c’étaient des jeunes, la plupart imberbes même. Quelle triste et cynique ironie. Nous périrons au fond d’une tranchée. Nous y serons abandonnés, et nous y pourrions, doucement mais sûrement. Jusqu’à ce que nous soyons réduits à l’état de squelette.

— Comme celui que nous avons découvert l’année dernière dans le sous-sol du collège ! lâcha soudainement Charles sous l’effet insidieux du whisky.

Jean et Philippe sursautèrent. Jean avait maintenant la gorge nouée et ne pouvait sortir une parole.

Au contraire, Philippe s'exclama :

— Qu'est-ce que tu racontes donc là !

— Eh bien, oui, fit Charles, penaud ; on a bien découvert un squelette, dans une espèce de malle.

— Cesse de dire des bêtises, tu es soûl ! rétorqua durement Philippe.

Jean intervint :

— Mais vous vous rendez compte ? Il y a un mort sans sépulture dans le collège !

Un mort qui n'a pas trouvé le repos !

— Et alors ? lança Philippe, comme par défi.

— Il faut chercher à savoir de qui il s'agit !

— Mais ça ne va pas ! s'emporta Philippe. Tu nous vois en train de raconter une histoire pareille au proviseur ?

— Il le faut ! insista Jean. Sinon, son âme va errer indéfiniment...

Philippe pouffa.

— Mais tu l'entends ? dit-il à Charles.

Puis il se leva du lit, empoigna la bouteille de whisky dont le niveau avait bien baissé, et ordonna à Charles :

— Allez, on fiche le camp d'ici, ça vaut mieux !

Charles le suivit après s'être excusé platement auprès de Jean, et tous deux sortirent de la chambre.

Jean se retrouva complètement meurtri, et passa une très mauvaise nuit, bien que le fantôme ne se manifestât pas.

Le lendemain au petit déjeuner, si Charles consentit à lui dire quelques mots,

Philippe pour sa part, l'ignora ostensiblement.

Pourtant, à l'étude du soir, il vint le voir.

Jean ne demandait pas mieux, et le reçut avec un grand sourire.

— Bon, commença Philippe, toutefois très embarrassé, j'ai parlé avec Charles du squelette que l'on a découvert l'année dernière ; et tu as raison, on ne peut pas le laisser éternellement dans le sous-sol. Seulement, avant toute chose, il faut en parler à quelqu'un qui pourrait peut-être savoir de qui il s'agit exactement, et surtout qui est le plus à même d'aborder un tel sujet avec le proviseur.

— À qui penses-tu ? demanda Jean.

— Au professeur de grec, répondit Philippe. C'est le plus ancien du collège, et il est très ami avec le proviseur.

— C'est en effet l'homme de la situation, reconnut Jean. Et quand est-ce qu'on va aller le voir ?

— Demain matin, juste avant son cours de 8 h, décida Philippe. Tu pourras arriver un peu en retard à l'université ?

— Une fois n'est pas coutume, fit Jean.

Le lendemain matin, peu avant 8 h, les trois surveillants entrèrent dans la salle de classe du professeur de grec, qui ne cacha pas son étonnement.

Ce fut Philippe qui se chargea de lui raconter ce qu'il avait découvert l'année précédente avec Charles.

Jean crut alors que le vieux professeur allait défaillir. Il se prit tout d'abord la tête dans les mains, puis la secoua doucement, et après l'avoir relevée, il dit avec la gorge nouée :

— Ce n'est pas possible, non, ce n'est pas possible. Après toutes ces années, on

sait enfin où il se trouve.

L'affaire remontait à l'année 1893 ; cela faisait donc plus de quarante ans. Le professeur de grec avait alors vingt ans, et était surveillant d'internat comme Jean, Philippe et Charles maintenant. C'étaient ses débuts au collège. Il y avait un élève de seconde, petit, frêle, d'à peine 15 ans, qui s'appelait Victor Duponchel. Une nuit, il avait disparu ; et on ne l'avait jamais revu. Le surveillant d'internat des secondes, était un homme d'une quarantaine d'années, brutal, adepte des châtiments corporels. Le proviseur de l'époque qui suivait la même idéologie, avait tendance à l'encourager dans cette voie. Au début de l'affaire, on avait plus ou moins soupçonné ce surveillant particulier d'être mêlé d'une façon ou d'une autre à la disparition du jeune Victor Duponchel. Et lorsque cet individu fut découvert un matin, pendu à un arbre du bosquet qui se trouve derrière le collège, on estima qu'il était plus que suspect. Seulement, il ne pouvait plus parler, et l'on ne retrouva même pas le cadavre du jeune Victor. On ne savait où il était passé.

Maintenant, ce n'était plus un mystère.

Prévenu de cette affaire qui ressurgissait après plus de quarante ans d'oubli, le proviseur, un homme froid, de bonne stature et portant une barbe en pointe, déclara :

— Cela va inévitablement porter un coup fatal à notre collège. Il risque fort de devoir fermer ses portes. Mais enfin, on ne peut se dérober.

On rechercha des proches de Victor Duponchel, et l'on trouva un neveu qui demeurait à plusieurs centaines de kilomètres de là. Il accepta de tout prendre en charge. Le squelette avait pu être identifié comme étant bien celui du disparu, grâce à

une chaîne et surtout une médaille, certes rouillée, mais sur laquelle on réussissait encore à lire le nom du défunt, abandonné durant tant d'années dans une malle, au fin fond du sous-sol du collège.

On remonta le squelette que l'on avait placé dans un véritable cercueil cette fois, et on l'emmena, loin du lieu où s'était achevée la courte vie de Victor Duponchel. Jean savait que ce qui restait de lui, allait avoir droit à un enterrement, et qu'il allait reposer enfin en paix, dans un caveau de famille, dans un paisible cimetière.

Évidemment, Jean passa désormais des nuits tranquilles. Mais il se demandait s'il n'y avait pas un rapport entre la mort de Victor Duponchel, et celle de Gilbert Fournier. Cette idée trotta durant plusieurs mois dans sa tête, tandis que tous les journaux annonçaient que Hitler allait cette fois s'en prendre à la Pologne, et que la seconde guerre mondiale deviendrait vite une réalité.

Et une nuit, Jean se réveilla en sursaut, comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Au pied de son lit, se tenait un jeune homme en pyjama, grand, aux cheveux d'un noir de jais. On y voyait dans la chambre, comme en plein jour. Pourtant, Jean avait la certitude que c'était encore la nuit.

Le jeune homme se mit à parler, et lui dit :

— S'il vous plaît, aidez-moi ; je vous en prie, venez à mon secours.

— Oui, je vais vous aider, dit Jean, en sortant lentement de son lit.

Bientôt, il fut sur pied, et s'approcha du jeune homme. Quand il fut tout près de lui, il tendit la main pour le toucher ; mais il ne rencontra que le vide.

Il n'y avait plus personne dans la chambre ; le jeune homme s'en était allé. Mais on y voyait toujours parfaitement bien. Alors, Jean s'approcha de la fenêtre, et souleva le rideau.

On y voyait également très bien dans le dortoir. Et Jean aperçut tout de suite le

jeune homme. Il lui tournait le dos, mais il le reconnut à sa chevelure d'un noir de jais. Il marchait vers la pièce où se trouvaient les lavabos. Très vite, Jean distingua une silhouette qui se dessinait derrière lui. Quelqu'un le suivait. Jean voulut se porter à son secours, mais à l'instant où il allait laisser retomber le rideau de la fenêtre, il ne discerna plus le jeune homme, ni celui qui était derrière lui. Il n'y avait plus que les lits alignés dans le dortoir où se répandait une étrange clarté.

Alors, Jean se dit que la violence était un spectre éternel. Le crime engendrait le crime, la guerre, la guerre. Il serait sans doute mobilisé bientôt, pour partir la faire, cette Seconde Guerre mondiale que tout le monde annonçait, que chacun préparait. Même ces élèves endormis dans ce dortoir empreint d'une ambiance si mystérieuse, finiraient par y aller. À ce moment-là, comme l'avait prédit Philippe, il serait peut-être en décomposition au fond d'une tranchée ou réduit à l'état de squelette.

Jean resta de faction devant la fenêtre, guettant les éventuels revenants, comme on attendait la déclaration de la guerre.

Et pour l'heure, dans l'innocence de cette nuit d'imprévu, les seconds dormaient, d'un sommeil apparemment paisible.